

de Laprairie. Ce fut en ce moment que Jean lui dit :

— Je vais débarquer, Pierre.

— Tu ne viens pas avec nous jusqu'à Laprairie ? répondit Pierre Harcher.

— Non, il est nécessaire que je visite la paroisse de Chambly, et en débarquant à Caughnawaga, j'aurai moins de chemin à faire pour y arriver.

— C'est risquer beaucoup, fit observer Pierre, et je ne te verrai pas t'éloigner sans inquiétude. Pourquoi nous quitter, Jean ? Reste encore deux jours, et nous partirons tous ensemble, après le désarmement du *Champlain*.

— Je ne puis, répondit Jean. Il faut que je sois à Chambly cette nuit même.

— Veux-tu que deux de nous t'accompagnent ? demanda Pierre Harcher.

— Non... Il vaut mieux je que sois seul.

— Et tu resteras à Chambly ?...

— Quelques heures seulement, Pierre, et je compte en repartir avant le jour.

Comme Jean ne paraissait pas désireux de s'expliquer sur ce qu'il allait faire dans cette bourgade, Pierre Harcher n'insista pas et se contenta d'ajouter :

— Devons-nous t'attendre à Laprairie ?

— C'est inutile. Faites ce que vous avez à faire, sans vous inquiéter de moi.

— Alors nous nous retrouverons ?...

— A la ferme de Chipogan.

— Tu sais, reprit Pierre, que nous devons y être tous pour la première semaine d'octobre ?

— Je le sais.

— Ne manque pas d'être là, Jean ! Ton absence ferait beaucoup de peine à mon père, à ma mère, à tous. On nous attend à Chipogan pour une fête de famille, et, puisque tu es devue notre frère, il faut que tu sois là pour que la famille soit au complet.

— J'y serai, Pierre !

Jean serra la main des fils Harcher. Puis, il descendit dans la cabine du *Champlain*, revêtit le costume qu'il portait le jour de sa visite à la villa Montcalm, et prit congé de ses braves compagnons.

Un instant après, Jean sauta sur la berge, et, après un dernier "au revoir !", il disparut sous les arbres, dont les masses profondes entourent le village iroquois.

Pierre, Rény, Michel, Tony et Jacques se remirent aussitôt à la manœuvre. Ce ne fut pas sans de grands efforts, de rudes fatigues, qu'ils parvinrent à haler leur bateau contre le courant, en profitant des remous qui se formaient au revers des pointes.

A huit heures du soir, le *Champlain* était solidement amarré dans une petite crique, au pied des premières maisons du bourg de Laprairie.

Les frères Harcher avaient achevé leur campagne de pêche, après avoir, pendant six mois et sur deux cents lieues de parcours, remonté et descendu les eaux du grand fleuve.

VIII.—UN ANNIVERSAIRE

Il était cinq heures du soir, lorsque Jean quitta le *Champlain*. Trois lieues environ le séparaient de la bourgade de Chambly vers laquelle il se dirigeait.

Qu'allait-il faire à Chambly ? N'avait-il pas déjà achevé son œuvre de propagande à travers les extrêmes comtés du sud-ouest, avant son arrivée à la villa Montcalm ? Oui, sans doute. Mais cette paroisse n'avait pas encore reçu sa visite. Pour quelle raison ? nul ne l'eût pu deviner. Il ne l'avait dit à personne, et c'est à peine s'il se le disait à lui-même. Il allait là, vers Chambly, comme s'il eût été attiré et repoussé à la fois, ayant conscience, pourtant, du combat que se livrait en lui.

Douze ans s'étaient écoulés depuis que Jean avait quitté la bourgade où il était né. On ne l'y reconnaîtrait pas lui-même, après une si longue absence, n'aurait-il pas oublié la rue dans laquelle il jouait tout petit, la maison où s'était passée son enfance ?

Non ! ces souvenirs du premier âge ne pouvaient s'être effacés de sa mémoire si vivace ? Au sortir de la forêt riveraine, il se revit au milieu des prairies qu'il parcourait autrefois, lorsqu'il allait rejoindre le bac du Saint-Laurent. Ce n'était point un étranger qui franchissait ce territoire, c'était

un enfant du pays. Il n'éprouva pas une hésitation à suivre certaines passes guéables, à prendre des chemins de traverse, à éviter quelques coudes pour abrégier la route. Aussi, lorsqu'il serait à Chambly, il n'aurait aucune hésitation à reconnaître la petite place où s'élevait la maison paternelle, la rue étroite par laquelle il y rentrait le plus ordinairement, l'église à laquelle sa mère le conduisait, le collège où il avait commencé ses études, avant qu'il fût allé les achever à Montréal ?

Ainsi, Jean avait voulu revoir ces lieux, dont il s'était tenu éloigné depuis si longtemps. Au moment de jouer sa vie dans une lutte suprême, l'irrésistible désir l'avait pris de retourner là où cette existence misérable avait commencé pour lui. Ce n'était pas Jean Sans-Nom qui se présentait aux réformistes du comté, c'était l'enfant, revenant, peut-être pour la dernière fois, au village qui l'avait vu naître.

Jean marchait d'un pas rapide, afin d'être à Chambly avant la nuit, afin d'en repartir avant le jour. Absorbé en de torturants souvenirs, ses yeux ne voyaient rien de ce qui eût autrefois attiré son attention, ni les couples d'élan qui s'en allaient sous bois, ni les oiseaux de mille sortes qui voltigeaient entre les arbres, ni le gibier qui filait par les sillons.

Quelques laboureurs étaient encore occupés aux travaux des champs. Il se détournait alors pour n'avoir point à répondre à leur salut cordial, voulant passer inaperçu à travers la campagne et revoir Chambly sans y être vu.

Il était sept heures, lorsque le clocher de l'église pointa entre les verdure. Encore une demi-lieue, et il serait arrivé. Les tintements de la cloche, apportés par le vent, arrivaient jusqu'à lui. Et, bien loin de s'écrier :

— "Oui, c'est moi !... Moi, qui veux me retrouver au milieu de tout ce que j'ai tant aimé autrefois !... Je reviens au nid !... Je reviens au berceau !..."

Il se taisait, ne répondant qu'à lui-même, et se demandant avec épouvante :

— "Que suis-je venu faire ici ?"

Cependant, aux tintements ininterrompus de cette cloche, Jean observa que ce n'était pas l'Angelus qui sonnait en ce moment. A quel office appelait-elle alors les fidèles de Chambly et à une heure si tardive ?

— "Tant mieux ! se dit Jean. On sera à l'église !... Je n'aurai point à passer devant des portes ouvertes !... On ne me verra pas !... On ne me parlera pas !... Et, puisque je n'ai à demander l'hospitalité à personne, personne ne saura que je suis venu !..."

Il se disait cela, il continuait sa route, et, par instants, l'envie lui prenait de revenir sur ses pas. Non ! C'était comme une force invincible qui le poussait en avant.

A mesure qu'il s'approchait de Chambly, Jean regardait avec plus d'attention. Malgré les changements qui s'étaient opérés depuis douze ans, il reconnaissait les habitations, les enclos, les fermes établies aux abords de la bourgade.

Lorsqu'il eut atteint la principale rue, il se glissa le long des maisons, dont l'aspect était si français qu'il aurait pu se croire dans le chef-lieu d'un bailliage au dix-septième siècle. Ici habitait un ami de sa famille, chez qui Jean passait quelquefois ses jours de congé. Là demeurait le curé de la paroisse, qui lui avait donné ses premières leçons. Ces braves gens vivaient-ils encore ? Puis, une plus haute bâtisse se dressa sur la droite. C'était le collège où il se rendait chaque matin, qui s'élevait à quelques centaines de pas, en remontant vers le haut quartier de Chambly.

Cette rue aboutissait à la place de l'église. La maison paternelle en occupait un angle, à gauche, sa façade tournée du côté de la place, ses derrières donnant sur un jardin, qui se raccordait aux massifs d'arbres, groupés autour de la bourgade.

La nuit était assez sombre. La grande porte entr'ouverte de l'église laissait voir, à l'intérieur, une foule vaguement éclairée par le lustre suspendu à la voute.

Jean, n'ayant plus à craindre d'être reconnu— en admettant qu'on eût conservé souvenir de lui— eut un instant la pensée de se mêler à cette foule, d'entrer dans cette église, d'assister à l'office du

soir, de s'agenouiller sur ces bancs où il avait dit ses prières d'enfant. Mais tout d'abord, il se sentit attiré vers le côté opposé de la place, ayant pris sur la gauche, il atteignit l'angle où s'élevait la maison de sa famille...

Il se souvenait. C'était là qu'elle était bâtie. Tous les détails lui revenaient, la barrière qui fermait une petite cour en avant, le colombier qui dominait le pignon sur la droite, les quatre fenêtres du rez-de-chaussée, la porte au milieu, la fenêtre à gauche du premier étage, où la figure de sa mère lui était si souvent apparue entre les fleurs qui l'encadraient. Il avait quinze ans, lorsqu'il avait quitté Chambly pour la dernière fois. A cet âge, les choses sont déjà profondément gravées dans la mémoire. C'était bien à cette place que devait être l'habitation, construite par les premiers de sa famille, au début de la colonie canadienne.

Plus de maison à cet endroit. Sur son emplacement, rien que des ruines. Ruines sinistres, non pas celles que le temps a faites, mais celles que laisse après lui quelque violent sinistre. Et ici, on ne pouvait s'y méprendre. Des pierres calcinées, des pans de murs noircis, des morceaux de poutres brûlées, des amas de cendres, blanches maintenant, disaient qu'à une époque déjà reculée, la maison avait été la proie des flammes.

Une horrible pensée traversa l'esprit de Jean. Qui avait allumé cet incendie ?... Était-ce l'œuvre du hasard ou de l'imprudence ?... Était-ce la main d'un justicier ?...

Jean, irrésistiblement entraîné, se glissa entre les ruines... Il foula du pied les cendres entassées sur le sol. Quelques chouettes s'envolèrent. Sans doute, personne ne venait jamais là. Pourquoi donc, dans cette partie la plus fréquentée de la bourgade, pourquoi avait-on laissé subsister ces ruines ? Comment, après l'incendie, ne s'était-on pas donné la peine de déblayer ce terrain ?

Depuis douze ans qu'il l'avait abandonnée, Jean n'avait jamais appris que la maison de sa famille eût été détruite, qu'elle ne fût plus qu'un amas de pierres, noircies par le feu.

Immuable, le cœur gonflé, il songeait à ce triste passé, au présent plus triste encore !...

— "Eh ? que faites-vous là, monsieur ?" lui cria un vieil homme, qui venait de s'arrêter en se rendant à l'église.

Jean n'ayant point entendu, ne répondait pas. — "Eh ! reprit le vieil homme, êtes-vous sourd ? Ne restez pas là !... Si on vous voyait, vous risqueriez d'attraper quelque mauvais compliment !"

Jean sortit des ruines, revint sur la place, et, s'adressant à son interlocuteur :

— "C'est à moi que vous parlez ? demanda-t-il.

— A vous-même, monsieur. Il est défendu d'entrer en cet endroit !

— Et pourquoi ?...

— Parce que c'est un lieu maudit !

— Maudit !" murmura Jean.

Mais ce fut dit d'une voix si basse que le vieil homme n'aurait pu l'entendre.

— "Vous êtes étranger, monsieur ?

— Oui, répondit Jean.

— Et, sans doute, vous n'êtes pas venu à Chambly depuis bien des années ?...

— Oui !... bien des années !...

— Il n'est pas étonnant alors que vous ne sachiez point... Croyez-moi !... C'est un bon conseil que je vous donne !... Ne retournez pas au milieu de ces décombres !

— Du traître ?...

— Oui, de Simon Morgaz !"

Il ne le savait que trop, le malheureux !

Ainsi, de l'habitation, dont sa famille avait été chassée douze ans, de cette demeure qu'il avait voulu revoir une dernière fois, qu'il croyait debout encore, il ne restait que quelques pans de murailles, détruites par le feu ! Et la tradition en avait fait un lieu si infâme que personne n'osait plus l'approcher, que pas un des gens de Chambly ne l'apercevait sans lui jeter sa malédiction ! Oui ! douze ans s'étaient écoulés, et, dans cette bourgade comme partout dans les provinces canadiennes, rien n'avait pu diminuer l'horreur qu'inspirait le nom de Simon Morgaz !